

Lettre de Pedro Lemebel à un enfant bolivien qui n'a jamais vu la mer.

Après avoir évoqué le mois dernier la disparition de l'auteur et créateur chilien Pedro LEMEBEL, nous proposons ici un de ses textes qui laisse entendre sa parole de poète et l'écho de son engagement généreux.

Leer en español.

Pour en savoir plus sur la question de l'accès maritime réclamé par la Bolivie au Chili, lire cet article.



Comment te dire ça, te le raconter en quelles lettres humides, petit gamin, *llokalla*¹, *pelusita*² né à La Paz qui jamais n'a connu le vacarme salé de la plaine océane.

Comment te le montrer avec ces lettres, petite gamine, *imilla*³, si tu n'as jamais écouté cette musique ni vu les vagues crépues enveloppant le concert de la mer magnifique.

Comme je te le raconte, petit enfant bolivien, comme je te le dis en traînant le mot m-e-e-e-r pour qu'aussitôt bourdonne dans tes oreilles mille abeilles mollusques, cinq millions de murmures qui aspergent ta frimousse métèque avec leur haleine maternelle-mer-tendre-maritime-maternelle.

C'est une lettre pour tes petits yeux obliques qui, de mille façons, essaient d'imaginer cette grande flaque d'eau bleue ; mais, tu sais, elle n'a rien à voir avec ce que te dit la maîtresse à l'école qui la compare avec la partie la plus étendue du lac Titicaca, cette zone où le ciel se repose sur les eaux vertes comme la mousse, où il n'y a pas de collines et où disparaît l'horizon sur l'émeraude de ces plantes aquatiques qui ont un peu la

¹ Gamin dans la langue aymara des Indiens de Bolivie.

² Dans le langage populaire chilien petit enfant pauvre.

³ Gamine dans la langue aymara des Indiens de Bolivie.

forme d'un bras de mer. Ça ne ressemble pas non plus à cette caricature de Walt Disney qu'on te montre à l'école bolivienne, avec des poissons en couleur qui sautent de tous côtés, avec des baigneurs et des ombrelles pour d'éternelles vacances d'été, avec du sable doré et des vagues turquoises dans un excès d'idéalisation pédagogique.

Mais comment t'expliquer ça, petit gamin *llokalla*, eh bien, je crois qu'il vaut mieux que je te raconte mon expérience d'enfant lorsque j'ai connu pour la première fois le miracle marin. Je vivais avec ma famille à Santiago, et comme j'étais un enfant pauvre, cette expérience je l'ai eue quand j'avais à peine cinq ans. Dans mon quartier, on organisait des déplacements d'une journée au bord de mer en janvier ou février. Nous y allions dans un microbus que louait le comité de quartier ou le club de sport et chaque famille se préparait pendant des jours et des jours pour l'évènement. Je me souviens que la veille au soir, nous les enfants, nous ne dormions pas, excités par l'impatience de partir pour cette promenade. Ma mère préparait un poulet dans la cuisine, faisait durcir des œufs, et recousait les maillots de bain démodés aux couleurs délavées, les élastiques complètement distendus après avoir tant servi, de génération en génération.

Nous partions à l'aube dans la vieille camionnette qui tombait toujours en panne au milieu du trajet. Alors, c'était des heures sur la route à attendre que le chauffeur finisse par trouver la panne. Il était presque midi quand on franchissait enfin le col qui descendait vers la côte. Avant de la voir la mer, elle nous arrivait à travers la brise fraîche et avec cette odeur d'iode qui annonçait la présence salée. Et au détour du chemin, en sortant d'un virage, le dieu des eaux noyait nos regards avec son immensité bleutée. L'impression était si forte qu'elle n'avait pas de comparaison, ni avec mille lacs, ni avec mille fleuves, ni même avec les chutes de l'inondation hivernale.

Jusqu'à ce moment, je n'avais jamais reçu la commotion sacrée de cette éternité mouvante, seule la vue du ciel pouvait se comparer à ces instants-là. C'était comme avoir le ciel étalé à mes pieds d'enfant. C'était comme voir le ciel à l'envers, un ciel vivant, mugissant, aboyant des échos d'animaux sous-marins, un ciel liquide qui s'étendait dans le lointain comme un drap couvert, infiniment lointain, et qui s'arrêtait

là où mes petits yeux d'enfant pauvre ne voyaient plus. Le reste de la journée défilait comme dans un film passant à toute vitesse ; tout n'était que courses, jeux, châteaux de sable que la marée détruisait et aussi se plonger les miches dans l'eau comme un iceberg, manger du poulet en avalant du sable, devenir rouges comme des écrevisses pour bien montrer que nous étions allés à la mer.

Tout passait aussi vite que dans un film de Charlot, et après, fatigués de tant rien foutre, nous revenions dans la même camionnette en écoutant les plaintes de ceux qui avec leurs coups de soleil s'étaient endormis sans s'être mis à l'ombre.

C'était aussi une petite torture cette promenade de pauvres, une folle et interminable journée à la plage. Mais malgré tout, petit gamin bolivien, je peux te dire comment j'ai connu la gigantesque mer, et je donnerais tout ce que j'ai pour que tu puisses vivre aussi cette expérience. J'irais même jusqu'à t'offrir le mètre marin de cette longue couleuvre océanique qui m'appartient peut-être. Un petit mètre de cette immense côte réservée à un tout petit nombre de gens riches et oisifs, propriétaires de ces eaux, pour qu'ils puissent y prendre l'air.

Voilà pourquoi j'ai honte d'entendre les déclamations néo-patriotiques de quelques Chiliens, surtout quand ils parlent de la mer gagnée par les armes. Surtout quand j'entends la superbe présidentielle rejetant les rêves de plage d'un enfant.

Mais les présidents passent comme les vagues, et le dieu des eaux continuera à attendre dans son éternité ton regard de *Ilokalla* triste pour l'éclairer un jour de son éclair bleuté.

Traduction : Jacques Aubergy.